

## **DEUXIÈME PARTIE**

# **Aperçu des théories et des méthodes de traduction**



# Introduction

Dans sa division de la traductologie en études descriptive, théorique et appliquée, Holmes (1988) n'envisage pas le rapport entre ces domaines comme étant unidirectionnel, mais dialectique :

In reality, of course, the relation is a dialectical one, with each of the three branches supplying materials for the other two, and making use of the findings which they in turn provide it. Translation theory, for instance, cannot do without the solid, specific data yielded by research in descriptive and applied translation studies, while on the other hand one cannot even begin to work in one of the other two fields without having at least an intuitive theoretical hypothesis as one's starting point (Holmes 1988 : 78).

La notion de théorie mérite des éclaircissements. Selon le *Dictionnaire général des sciences sociales*, «la théorie est un système d'hypothèses structurées par une relation d'implication ou de déductibilité». On ne peut pas parler d'une théorie de la traduction en ce sens strict mais, comme l'indique Nida (2000 : 107), plutôt de plusieurs théories au sens large, en tant qu'ensemble de principes à même d'aider à comprendre le processus ou à établir des critères d'évaluation pour une traduction donnée.

Le *Grand Larousse de la langue française* définit la traduction comme l'«action de faire passer, de transposer d'une langue à une autre ; résultat de l'action de traduire ; ouvrage qui en reproduit un autre dans une autre langue différente». La traduction, qui signifie également «interprétation, façon d'exprimer, de correspondre à» renvoie donc à un processus, à un résultat ou à un produit. De nombreuses approches ont abordé la traduction dans toutes ces acceptions, que la division de Holmes, citée ci-dessus, résume bien. Cependant, pour une analyse pertinente de notre corpus, et pour voir comment la culture intervient dans la traduction, celle-ci doit être envisagée comme un acte de communication. La traduction, comme toute activité verbale, a pour fonction principale la communication, qui n'est pas que linguistique. En effet, nous avons indiqué dans notre chapitre introductif que la communication interculturelle - comme la communication tout court - est un phénomène complexe et multidimensionnel, et qu'il existe des influences réciproques entre communication et culture. Il importe alors, d'abord, de trouver l'approche théorique qui permet d'envisager la traduction dans cette perspective, et ensuite la méthode d'analyse capable de révéler l'interaction entre langue et culture. Tels sont les objectifs des différents chapitres dans cette partie de notre travail.

Avant donc d'exposer la théorie et la méthode d'analyse nous permettant de répondre à ces préoccupations, nous allons faire un bref aperçu des

principales approches théoriques de la traduction. Woodsworth (1996b : 13), dans la perspective de son enseignement, propose plusieurs découpages de l'histoire de la traduction qui combine réflexion et théorie à la pratique. Ainsi elle distingue les découpages dans le temps et l'espace, et les types de traduction (la traduction biblique, la traduction littéraire et la traduction scientifique). Munday (2001 : 2) dans son étude récente sur la traductologie associe découpages temporels et orientations théoriques : la période avant le XXe siècle, les théories linguistiques et les développements récents. Dans la mesure où notre analyse n'est pas une étude de l'histoire de la traduction, nous mettrons l'accent sur les théories contemporaines qui sont à même de nous fournir une méthode d'analyse de notre problématique, c'est-à-dire comment interviennent les différences culturelles dans la pratique de la traduction en matière de santé, de maladie et du corps. Nous partirons d'approches purement linguistiques pour aboutir à des approches qui tiennent compte des aspects culturels dans la traduction.

Il serait prétentieux de vouloir aborder ici de façon exhaustive toutes les théories de la traduction. Il convient également de relever la difficulté de catégoriser les différentes théories quelle que soit leur orientation, tant les limites entre elles sont peu claires. Certaines théories sont à cheval entre plusieurs orientations. Si nous prenons Nida (1964) qui développe une théorie linguistique de la traduction fondée sur la grammaire générative de Chomsky, nous remarquons qu'il place également sa théorie dans le cadre d'une approche qui prend en compte la corrélation entre langue et culture. Dans *The Sociolinguistics of Interlingual Communication* (1996), son orientation sociolinguistique devient très marquée. C'est dire que toute catégorisation n'échappera pas à la critique, tant elle peut sembler arbitraire.

Par ailleurs, beaucoup de théories qui se recoupent sont difficiles à catégoriser. Par exemple, les théories dites fonctionnelles et communicatives qui s'appuient sur la linguistique semblent à cheval entre cette dernière et la culture. De même les approches basées sur la théorie du polysystème et les approches culturelles partagent beaucoup de points communs. Pour les besoins de notre analyse, nous distinguerons deux approches : les approches linguistiques et sociolinguistiques (chapitre 5), et les approches fonctionnelles et culturelles (chapitre 6). Pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin, nous regroupons dans ces dernières approches les approches communicatives et les approches basées sur la théorie du polysystème. Le chapitre 7 est consacré à la méthode d'analyse de notre corpus et à une discussion sur les stratégies de traduction.

# CHAPITRE 5

## Approches linguistiques et sociolinguistiques

L'abondance des théories linguistiques et l'influence longtemps exercée par celles-ci sur la traduction s'expliquent sans doute par la conception même de cette dernière. D'abord, la définition la plus courante qui considère la traduction comme étant le passage d'un message dans une langue source vers une langue cible n'implique-t-elle pas que celle-ci est un phénomène seulement linguistique ? En tout cas la conception de Jakobson ne laisse aucun doute :

- (1) Intralingual translation, or *rewording* is an interpretation of verbal signs by means of other signs of the same language.
- (2) Interlingual translation or *translation proper* is an interpretation of verbal signs by means of some other language.
- (3) Intersemiotic translation or *transmutation* is an interpretation of verbal signs by means of signs of nonverbal sign systems (Jakobson 1987 : 429 ; les italiques sont de l'auteur).

La traduction interlinguale, qui nous intéresse, est définie ici par Jakobson comme l'interprétation de signes linguistiques sources par d'autres signes linguistiques cibles.

Si l'on considère l'évolution de la réflexion et de la théorie, on se rend compte que la traduction a été longtemps associée à la linguistique contrastive. Parmi les premiers à formuler les théories linguistiques de la traduction les plus connues, on peut citer Vinay et Darbelnet (1958), Mounin (1963), Catford (1965). Mais avant de présenter ces différentes approches, il convient de s'arrêter un instant sur ce que l'on entend par linguistique et sociolinguistique.

### 5.1 Linguistique et sociolinguistique

La linguistique a pour objet l'étude des connaissances que les sujets parlants ont de la langue. À ce niveau Baylon & Fabre (1999 : 17) distinguent deux conceptions de la linguistique qui s'opposent : la linguistique comme **description des langues** qui considère une langue comme un système de signes linguistiques ; et la linguistique comme étude du **fonctionnement du langage** en tant que système de règles. Selon la théorie linguistique de Chomsky, il existe des traits généraux communs à toutes les langues que la grammaire générative doit s'attacher à expliciter :

L'étude des conditions universelles qui prescrivent la forme de tout langage humain constitue la «grammaire générale». Ces conditions universelles, on ne les apprend pas ; elles fournissent plutôt les principes d'organisation qui permettent d'apprendre une langue, et qui doivent exister pour que l'on passe des données au savoir (Chomsky, 1969 : 96).

Quant à la sociolinguistique, que l'on peut considérer comme une branche de la linguistique, elle s'intéresse aux **rappports** qu'entretiennent entre elles **société et langue**. Elle étudie, entre autres, la variation linguistique comme manifestation de l'appartenance à une classe sociale, à un groupe, etc. L'organisation du message a une implication sociale que l'analyse linguistique peut élucider. Pour la sociolinguistique, la compréhension d'un énoncé dépasse le cadre linguistique et englobe des facteurs sociaux :

Ainsi le sociolinguiste fait-il porter son attention sur le locuteur en tant que membre d'une communauté, en tant que sujet dont le langage peut caractériser l'origine ethnique, la profession, le niveau de vie, l'appartenance à une classe, etc. (Baylon & Fabre 1999 : 74).

Ce bref aperçu montre que la différence essentielle entre linguistique et sociolinguistique provient du fait que la première se veut une science du langage, tandis que la seconde porte sur les rapports entre phénomènes linguistiques et sociaux.

Au cours de ce chapitre nous allons montrer que les nombreuses théories de la traduction fondées sur la linguistique et/ou la sociolinguistique ne suffisent pas pour analyser les rapports entre langue et culture, parce que la plupart de ces approches, nous le verrons, tournent autour du **concept d'équivalence**, dont le contenu varie d'une approche à l'autre. D'où la nécessité d'approches qui englobent non seulement les facteurs linguistiques, mais également les facteurs culturels. Tout au long de nos discussions de ces différentes approches, nous utiliserons, si nécessaire, pour chaque paire de langues un énoncé en français et sa traduction en mooré ou en bisa, suivi de leur re-traduction<sup>39</sup> en italiques, pour souligner les avantages et/ou les inconvénients de chaque approche. Ces énoncés, tirés de notre corpus, sont, en français, suivis de leur traduction en mooré et en bisa. Les traductions sont à leur tour suivies d'une re-traduction en français.

1. La maladie du SIDA est provoquée par un virus\* appelé virus de l'immunodéficience humaine, en abrégé HIV (sigle anglais) ou VIH (sigle français) (Sedgo : 11).

---

<sup>39</sup> Nous utilisons ce procédé dans le sens de «back-translation» en anglais. Il consiste à traduire littéralement un texte traduit dans sa langue source. Au chapitre 7, nous reviendrons sur ce concept qu'il faut distinguer de retraduction au sens de «re-translation», qui veut dire une nouvelle traduction d'un texte dont la traduction existe déjà.

\* Virus : microbe qui provoque de nombreuses maladies chez les êtres vivants. Les virus ne peuvent se maintenir et se reproduire qu'en parasitant une cellule vivante et aux dépens de celle-ci.

- 1a. *Yaa SIDA wã meng bãag biig bãngdbã sãn boond ti "ve-i-ash" (VIH) ne farende, bi "ash, I, ve" (HIV) ne amerikẽemdo, yaa yõaã wã n wat ne SIDA wã bãaga (Sedgo : 9).*

*C'est ce que les connaisseurs mêmes du grain de la maladie du sida appellent VIH en français et HIV en américain, c'est lui qui amène la maladie du sida.*

2. La diarrhée est une maladie très fréquente : elle frappe surtout les enfants. (Notre santé, p. 58)

- 2a. *Surgv bi yaaba m, an ni gvɔɔ nyasvm guta, an le da bi, nyinɔ poorero wɔɔ. (U v ka laafu ma, p. 58)*

*La diarrhée est une maladie qui attrape beaucoup les gens surtout les petits enfants.*

Avant de présenter les principales approches linguistiques et sociolinguistiques de la traduction, nous allons exposer des ébauches de conseils pratiques de traduction qui ne constituent pas des approches théoriques, mais dont l'intérêt réside dans le fait qu'ils se proclament des langues et des cultures africaines. Mais, on verra qu'en réalité, ces conseils portent plutôt sur des aspects linguistiques de la traduction.

## 5.2 La traduction par la simplification

La **traduction par la simplification**, mise au point par l'INADES-FORMATION, une organisation interafricaine de développement, repose sur le **français fondamental**. Il a été développé dans les années 1950 par le ministère de l'Éducation nationale en France, sur l'initiative de l'UNESCO, comme instrument de communication pour ceux qui ne maîtrisent pas assez bien la langue française, en particulier les immigrés et les populations des pays francophones d'outre-mer<sup>40</sup>. Il ne constitue pas une langue, mais un niveau de langue qui se caractérise par la simplicité de son vocabulaire et de sa syntaxe.

La traduction par la simplification est une méthode utilisée surtout dans la traduction vers les langues nationales africaines. Cette simplification se fait en transformant les deux éléments qui constituent la structure superficielle de la langue, à l'origine de sa complexité, à savoir le vocabulaire et la syntaxe (INADES-FORMATION, 1986 : 21). La simplification ou le transfert est suivi par la restructuration du texte qui consiste à reconstituer l'ensemble du texte en respectant les principes suivants :

---

<sup>40</sup> Il existe un dictionnaire spécialement conçu pour l'Afrique : *Dictionnaire du français fondamental pour l'Afrique*, paru en 1974.

1. le style du texte simplifié doit être correct ;
2. le français fondamental se rapproche du langage oral ;
3. la signification et l'ordre logiques des propositions doivent être gardés ;
4. les relations temporelles du texte doivent être restituées ;
5. le style du texte simplifié doit garder le ton du texte initial ;
6. les expressions triviales ou trop familières sont à proscrire ;
7. le rythme et l'euphonie du texte doivent être respectés.

La traduction par la simplification avec ses trois phases (analyse, simplification et restructuration) ressemble à la méthode interprétative, sur laquelle nous reviendrons plus loin, qui en compte également trois (interprétation, déverbalisation et reformulation). Toutes les deux méthodes cherchent à extraire le sens du texte source pour le ré-exprimer dans la langue cible. Toutes deux s'inspirent du langage oral.

Pour illustrer la méthode de traduction par la simplification, nous allons reprendre un exemple tiré de l'ouvrage de l'INADES-FORMATION (1986). Dans la phrase suivante : «l'analphabétisme est une violation des droits de l'homme», ce sont les termes qui sont complexes, mais la structure est simple : sujet + verbe + attribut. Dans de pareilles circonstances, le traducteur doit expliquer ou reformuler la phrase. L'abstraction étant marquée, la paraphrase est recommandée. Les partisans de la méthode de la traduction par la simplification proposent la simplification suivante : «Si tu veux que ton frère soit un homme, apprends-lui à lire et à écrire». Il s'agit en fait, si nous nous référons à la catégorisation de la traduction de Jakobson, de passer par la traduction intralinguale pour aboutir à la traduction interlinguale.

La simplification terminologique est l'approche proposée par Ilboudo (1986) dans le cadre de la traduction technique dans les langues nationales que nous allons exposer brièvement.

### 5.2.1 *L'approche de Ilboudo*

Pour Ilboudo (1986 : 24), dans toute entreprise de traduction dans les langues nationales la simplification des concepts constitue un préalable indispensable. Dans le cadre de la production des documents en langues nationales portant sur les instruments de gestion et de formation au profit des coopératives rurales, Ilboudo (1986) indique la démarche à suivre après la traduction des termes en français simple. La traduction dans les langues nationales doit être précédée par la traduction des termes techniques en langues nationales, qui se déroule en trois phases : la recherche terminologique, le dépouillement et le pré-test des néologismes.

La **recherche terminologique** comporte trois pistes. La première concerne les coopérateurs. Il s'agit d'une recherche auprès des membres des institutions bénéficiaires de la traduction, en particulier les membres monolingues. La seconde piste est celle des spécialistes maîtrisant la langue nationale et le domaine coopératif. La troisième piste est une recherche documentaire qui permet de trouver des données et des termes pour la traduction de concepts.

Dans la mesure où la phase de recherche terminologique peut aboutir à la collection de plusieurs termes, la **phase de dépouillement**, qui doit associer la structure juridique responsable des langues nationales (académies ou commissions nationales des langues), vise à guider le choix du terme le plus adéquat selon les critères de dépouillement et de sélection suivants : la conformité avec la structure de la langue, l'adéquation notionnelle afin de s'assurer que le nouveau terme cerne de près la notion à traduire et éviter ainsi de retenir des traductions erronées (Ilboudo 1986 : 29), la facilité de compréhension, l'acceptabilité par les locuteurs et la brièveté du terme. Selon l'auteur, les quatre premiers critères sont les plus déterminants.

La dernière phase, avant la production des documents en langues nationales, concerne le **pré-test des néologismes** auprès de locuteurs monolingues à partir des mêmes critères que ceux de la phase précédente :

La terminologie ayant une fonction essentielle de communication, il y a lieu de se préoccuper du degré de compréhension, de l'acceptabilité, de la conformité avec la structure de la langue et de l'adéquation notionnelle des néologies proposées (p.31).

Quant à la production des documents en langues nationales elle-même, Ilboudo se contente de dire qu'elle «est relativement facilitée par la disponibilité des termes techniques issus de la recherche terminologique» (p. 31).

Les méthodes de traduction préconisées par Ilboudo et par l'INADEFORMATION sont certes intéressantes, mais comme indiqué plus haut, elles ne constituent pas des approches théoriques de la traduction. Cependant, elles méritent d'être mentionnées car, comme on le verra, elles seront utiles lors de l'analyse de notre corpus de traduction, en particulier des stratégies de traduction.

Utilisée dans les traductions pour la vulgarisation, la traduction par la simplification présente de nombreux avantages. D'abord, elle est une méthode orientée vers la langue et la culture cibles, en particulier les langues et les cultures africaines. On est tenté de dire que les conseils pratiques qu'elle formule se font l'écho de la théorie de Nida, que nous verrons plus loin, selon laquelle le sens ou le message doit être privilégié par rapport à la forme en cas de conflit entre les deux. Mais on peut se demander si la simplification du vocabulaire et de la structure du texte n'appauvrit pas le texte source et la langue source. L'exemple ci-dessus, que nous reprenons, «l'analphabétisme est une violation des droits de l'homme», a été simplifié en «si tu veux que ton frère soit un homme, apprend-lui à lire et à écrire ». Une telle simplification misogyne constitue une transformation du message original des droits humains. Elle peut également être perçue comme une infantilisation du public cible.

Certains principes de la traduction par la simplification semblent vagues et confus et posent même la question de responsabilité morale et éthique du traducteur. Par exemple, le principe selon lequel sont à proscrire les expressions triviales ou trop familières est-il du ressort du traducteur ? Le traducteur a-t-il le droit d'omettre des parties d'un texte sous le prétexte qu'il

comporte des expressions triviales ? Qu'est-ce qu'une expression triviale ? Un tel principe ne va-t-il pas à l'encontre de la règle d'or de la traduction par la simplification qui consiste à «ne rien ajouter au sens d'un texte et ne rien lui enlever» (INADES-FORMATION, 1986 : 38). En laissant de côté ces contradictions, on ne peut s'empêcher de relever le caractère prescriptif et normatif de la traduction par la simplification.

Après cet exposé sur la méthode de traduction par la simplification, nous allons nous intéresser maintenant aux approches linguistiques et sociolinguistiques de la traduction.

### **5.3 L'approche de Catford**

Pour Catford, la traduction est une opération entre langues, c'est-à-dire un processus de substitution d'un texte dans une langue par un autre texte dans une autre langue (1965 : 1). Cette conception de la traduction amène Catford à poser l'**équivalence** comme étant au centre de la pratique et de la théorie de la traduction :

A central problem of translation-practice is that of finding TL [target language] translation equivalents. A central task of translation theory is that of defining the nature and conditions of translation equivalence (Catford 1965 : 21).

Catford distingue deux types d'équivalence : l'équivalence textuelle et la correspondance formelle. L'équivalence textuelle est toute forme de texte cible dont l'observation permet de dire qu'elle est l'équivalent d'une forme de texte source (1965 : 27), tandis qu'il y a correspondance formelle lorsque les différentes catégories de la langue cible occupent la même place que celles de la langue source.

Catford distingue également la traduction réduite («restricted translation»), par opposition à la traduction totale («total translation»), définie comme «replacement of SL textual material by equivalent TL textual material, at one level» (1965 : 22). Cette notion de traduction réduite désigne l'équivalence aux niveaux phonologique, graphologique, grammatical ou lexical. Ce type de traduction présente très peu d'intérêt pour la traduction qui, comme les thérociens conviendront par la suite, porte en général sur des textes.

Selon Catford, la traduction peut s'avérer impossible, et il distingue deux situations : l'intraduisibilité linguistique et l'intraduisibilité culturelle. L'intraduisibilité linguistique provient de l'absence d'équivalents dans la langue cible et l'intraduisibilité culturelle renvoie à l'absence d'éléments culturels de la langue source dans la culture de la langue cible. Après analyse, Catford ramène l'intraduisibilité culturelle à l'intraduisibilité linguistique, car dit-il :

to talk of 'cultural untranslatability' may be just another way of talking about colloquial untranslatability : the impossibility of finding an

equivalent collocation in the TL. And this would be a type of linguistic untranslatability (Catford 1965 : 101).

Une telle attitude amène Catford à envisager le processus de traduction sous l'angle linguistique, même s'il reconnaît que les différences linguistiques reflètent les différences culturelles. Les écarts («shifts») constatés dans la traduction sont la conséquence directe de la divergence entre équivalence formelle et équivalence textuelle : «By 'shifts' we mean departures from formal correspondence in the process of going from the SL to the TL» (Catford : 73). Il distingue deux types d'écart : les écarts de niveau («level shifts») et les écarts de catégorie («category shifts»). Les écarts de niveau concernent, par exemple, l'expression d'éléments grammaticaux de la langue source en éléments lexicaux dans la langue cible et vice versa. Quant aux écarts de catégories, ils traitent des changements intrasystémiques qui peuvent intervenir lors du processus de traduction au niveau de la structure, de la classe, d'unité ou de rang.

De toutes les théories linguistiques de la traduction, celle de Catford a rencontré le moins de succès, parce qu'elle est trop axée sur le système linguistique au lieu de l'usage qu'on en fait. Malgré la distinction entre correspondance formelle et équivalence textuelle que Catford établit, il n'arrive pas à percevoir que cette différence provient du lien étroit entre langue et culture, et que, par conséquent, on ne saurait réduire la traduction à un transfert purement linguistique. Les écarts dans la traduction («translation shifts») que constate Catford constituent une description des résultats du processus, plutôt que d'une théorisation pouvant servir dans l'activité traduisante.

L'approche de Catford représente les théories ayant une **conception linguistique et mécaniste de la traduction** qui non seulement ne correspond pas à la pratique, mais bien souvent conduit à l'impossibilité de la traduction entre deux langues. En effet, en raison des différences linguistiques entre le mooré, le bisa et le français, la traduction des deux énoncés 1 et 2 ci-dessus (5.1.), serait impossible. Or, il n'en est rien. Certains linguistes, à l'instar de Vinay & Darbelnet (1958 / 1995) et de leurs procédés de traduction que nous allons examiner ci-dessous, pensent que la traduction est possible par le biais d'une étude comparative de la structure de la paire de langues en présence.

#### 5.4 L'approche de Vinay et de Darbelnet

L'ouvrage *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958) de Vinay et Darbelnet parut pour la première fois en anglais en 1995 sous le titre de *Comparative Stylistics of French and English. A Methodology for Translation* (une traduction et une édition de Sager et Hamel). Cette édition est une version révisée de celle de 1958 avec l'appui de J.-P. Vinay, le seul survivant des deux auteurs. Cette édition anglaise est intéressante dans la mesure où elle constitue un texte parallèle indépendant, qui ne se considère pas comme une traduction (1995 : 11). Dans une note, les éditeurs, eux, parlent de «traduction et de nouvelle édition». Mais force est de constater que l'édition anglaise se base

toujours sur la même conception linguistique de la traduction. Aussi toutes nos références porteront-elles sur cette édition. Vinay et Darbelnet tentent de développer dans leur ouvrage une approche de la traduction à partir d'une **étude comparative du français et de l'anglais**. Ils estiment que la traduction, le passage d'une langue A à une langue B, relève d'une discipline de nature comparative. Le but d'une telle discipline est d'expliquer les procédés impliqués dans le processus de traduction et de faciliter sa réalisation par la mise en relief de lois valables pour les deux langues en présence (1995 : 4). La discipline susceptible d'expliquer le mécanisme de la traduction n'est rien d'autre que la **stylistique comparée** selon Vinay & Darbelnet. La stylistique comparée est fondée sur la connaissance de deux structures linguistiques ancrées dans deux cultures qui, par nature, appréhendent la réalité de façon différente. Pour Vinay et Darbelnet, traduction et stylistique comparée sont indissociables et toute comparaison doit porter sur des données équivalentes. Il existe un lien étroit d'interdépendance entre traduction et stylistique :

The procedures of the translator and the comparative stylistician are closely linked, if in opposite senses. Comparative stylistics begins with translation to formulate its rules ; translators use the rules of comparative stylistics to carry out translations (Vinay & Darbelnet 1995 : 5).

Parmi les rôles qu'ils assignent à la traduction, il y a celui de la comparaison de deux langues. La traduction permet de mener des recherches sur le fonctionnement d'une langue par rapport à une autre et c'est en cela que l'étude de la traduction est une discipline auxiliaire de la linguistique (Vinay & Darbelnet 1995 : 9). Leur conception de la traduction repose sur la linguistique saussurienne qui fait la distinction entre langue et parole :

**Langue** refers to the words and expressions generally available to speakers, quite independent of the use they make of them. Once we actually speak or write, these words belong to **parole** (Vinay & Darbelnet 1995 : 15, les caractères gras sont des auteurs).

L'émetteur d'un message utilise les ressources de la langue pour transmettre un message qui est personnel et imprévisible. Cette distinction entre langue et parole permet aux auteurs de soutenir que les difficultés liées à la traduction proviennent de la parole plutôt que de la langue.

Cependant, Vinay et Darbelnet notent que la langue nous étant donnée comporte des servitudes et des options qui sont respectivement la grammaire et la stylistique. Il appartient donc au traducteur de faire la part des choses entre ce qui est imposé au rédacteur et ce qui relève de son libre choix. Servitudes et options opèrent sur trois plans : le lexique, l'agencement et le message. Elles sont à la base des différentes stratégies possibles de traduction. Pour Vinay et Darbelnet, il en existe deux : la **traduction directe** ou la **littérale** et la **traduction oblique**. La traduction directe consiste à transposer les éléments de la langue source dans la langue cible, mais lorsque la transposition s'avère impos-

sible à cause des différences structurelles et métalinguistiques entre langue source et langue cible, la traduction oblique s'impose (Vinay & Darbelnet 1995 : 31).

Malgré la pertinence d'une telle approche, elle comporte des faiblesses. Le contexte dans lequel Vinay & Darbelnet ont formulé leur approche, on le voit dès la préface, est le bilinguisme canadien. Les auteurs ont sans doute voulu répondre à des préoccupations pratiques. Au Canada, le français et l'anglais ayant un même statut juridique, la production dans ces deux langues de tout document à caractère officiel est nécessaire. Aussi un tel ouvrage constitue-t-il un outil précieux pour les traducteurs. Mais le fait que l'ouvrage soit essentiellement consacré à la stylistique du français et de l'anglais, comme l'indique d'ailleurs son titre, ne limite-t-il pas sa portée ? Peut-on généraliser des conclusions basées sur la stylistique comparée ?

L'idée d'une approche comparative est intéressante, mais à partir du moment où Vinay & Darbelnet la ramènent à une analyse stylistique, on peut se demander si une telle approche peut nous éclairer sur les rapports entre langue et culture. En poussant l'analyse de leur idée plus loin on conclura à l'intraduisibilité puisque pour eux la comparaison doit porter sur des données équivalentes. Or notre corpus porte sur des textes où langue source et langue cible appartiennent à des cultures totalement différentes. Dans quelle mesure l'approche de Vinay & Darbelnet est-elle valable dans le cas de cultures éloignées ? Là réside tout le problème de leur approche.

Par ailleurs, on voit que les sept procédés<sup>41</sup> de traduction qui découlent de cette approche tiennent très peu compte des différences culturelles, des types et des fonctions de texte et de l'audience visée. En effet, tout au long du texte, les auteurs ne cessent de répéter que le message constitue la préoccupation majeure du traducteur. La notion d'unité de traduction, malgré son originalité, reste guidée par l'importance accordée au message :

Translators ... start from the meaning and carry out all translation procedures within the semantic field. They therefore need a unit which is not exclusively defined by formal criteria, since their work involves form only at the beginning and at the end of their task. In this light, the unit that has to be identified is a unit of thought, taking into account that translators do not translate words, but ideas and feelings (Vinay & Darbelnet 1995 : 21).

Les auteurs ne font pas de distinction entre unité de pensée, unité lexicologique et unité de traduction. Une telle perception de la traduction, aussi pertinente soit-elle du point de vue stylistique, montre les limites de l'approche contrastive dans le cas de cultures différentes.

Cependant, cette approche comparative est sans doute intéressante lorsqu'on veut confronter une traduction et son original en vue de faire ressortir les caractéristiques des deux langues en présence. La méthode d'analyse de

---

<sup>41</sup> Les sept procédés de traduction envisagés par Vinay & Darbelnet (1995 : 30-40) sont : l'emprunt, le calque, la traduction littérale, la transposition, la modulation, l'équivalence et l'adaptation.

notre corpus qui porte sur des traductions peut tirer des éléments de l'approche de Vinay & Darbelnet pour décrire les langues en présence et les procédés de traduction. La comparaison des énoncés 1 et 1a montre que la langue cible, le mooré, emprunte à la source, le français, des termes comme «sida», «VIH» et «HIV». Mais, on remarque que ces emprunts sont adaptés à l'orthographe mooré, dont l'écriture est basée sur la phonologie. C'est ainsi que «VIH» et «HIV» sont écrits comme on les prononce en mooré : «*ve-i-ash*» et «*ash, I, ve*». La comparaison des structures syntaxiques de l'énoncé français et de l'énoncé mooré permet de dire que le passif français «La maladie du SIDA **est provoquée** par...» est rendu par un actif en mooré : *Yaa SUDA wã ... bãag biig...wã wat ne SIDA wã bãaga* que l'on peut traduire littéralement par «C'est ce que les connaisseurs mêmes du grain de la maladie du sida ...c'est lui qui amène la maladie du sida». Dans le chapitre précédent, on a vu que l'actif constitue l'une des caractéristiques principales de la syntaxe des langues africaines et qu'elles n'ont pas de forme passive qui utilise un auxiliaire comme en français.

Les limites des approches essentiellement linguistiques, à l'instar de celles de Catford et de Vinay & Darbelnet, montrent la nécessité d'une approche pouvant rendre compte de la possibilité d'une théorie et d'une pratique de la traduction prenant en compte le lien étroit entre langue et culture. Cette nécessité a été vite perçue par certains linguistes, parmi lesquels Mounin, dont nous allons présenter ci-dessous l'approche.

## **5.5 L'approche de Mounin**

À l'opposé de celles de Catford et de Vinay & Darbelnet, l'approche de Mounin bat en brèche les conceptions linguistiques qui, nous l'avons vu, aboutissent à l'intraduisibilité d'une langue à l'autre parce que chaque langue, comme le soutiennent de nombreux linguistes à l'instar de Whorf, découpe la réalité de façon différente et unique. Tout en adhérant à la thèse selon laquelle la langue représente une vision particulière du monde, Mounin (1963) a réussi à démontrer que la traduction n'est pas qu'un transfert linguistique.

Il ne s'agit pas pour Mounin de nier la réalité linguistique de la traduction, mais de prouver que celle-ci comporte des aspects «non-linguistiques» et «extra-linguistiques» (1963 : 16). Ceux qui ont conclu très vite à l'intraduisibilité entre langues sont partis du fait que le sens sur lequel porte la traduction dépend de l'énoncé linguistique. À partir de la critique saussurienne du sens, Mounin (1963 : 40) montre que «la saisie des significations... est, ou peut être difficile, approximative, hasardeuse». Mais la difficulté à saisir le sens n'implique pas pour Mounin l'impossibilité d'une théorie ou d'une pratique de la traduction car, relève-t-il, malgré les différentes visions du monde qu'exprime la diversité linguistique, il existe des universaux linguistiques, anthropologiques et culturels qui sous-tendent les significations dans les langues : «Les universaux sont les traits qui se retrouvent dans *toutes*

les langues – ou dans *toutes* les cultures exprimées par ces langues» (Mounin 1963 : 196 ; les italiques sont de l'auteur).

En ce qui concerne les systèmes linguistiques, il existe, selon Mounin, des **traits universels** qui rendent la traduction possible pour peu que le traducteur envisage une autre possibilité d'accéder aux significations des autres visions du monde, à savoir la voie ethnographique. Mounin entend par ethnographie «la description complète de la culture totale d'une communauté» et la culture elle-même est considérée comme «l'ensemble des activités et des institutions par où cette communauté se manifeste» (1963 : 233). La connaissance de la culture de la langue source permet d'identifier les situations communes à la culture de la langue cible et partant de rendre la traduction possible. Pour Mounin, ce qui compte dans la communication, ce sont la situation et les différences linguistiques notamment, qui, syntaxiquement, relèvent de l'arbitraire du signe :

La traduction est un cas de communication dans lequel, comme dans tout apprentissage de la communication, celle-ci se fait d'abord par le biais d'une identification de certains traits d'une situation, comme étant communs pour deux locuteurs. Les hétérogénéités des syntaxes sont «court-circuitées» par l'identité de la situation (Mounin 1963 : 266).

L'approche de Mounin est intéressante d'un double point de vue. D'abord, elle constitue la réponse d'un linguiste à d'autres linguistes au sujet des questions touchant à la traduction, en particulier de sa possibilité ou de son impossibilité. Ensuite, son approche arrive à résoudre la question de la diversité des langues par le biais des universaux tout en affirmant que culture et langue ont le même poids dans la traduction. Pour Mounin (1963 : 236), la traduction nécessite la connaissance de la langue et la connaissance de la culture dont cette langue est l'expression.

Cependant, cette approche n'aborde pas des questions aussi pertinentes que la fonction de la traduction. Cette remarque comporte deux aspects : d'un côté, la typologie des textes et leurs fonctions et de l'autre côté la fonction que l'on entend faire jouer à la traduction dans la culture de la langue cible. Une théorie de la traduction ne peut éviter de s'interroger, d'une part, sur la typologie des textes et de leurs fonctions et, d'autre part, sur la fonction de la traduction dans la culture réceptrice.

Une autre critique liée à cette première concerne la situation comme le seul invariant auquel se réfèrent le message en langue source et le message en langue cible. Mounin passe sous silence l'hypothèse où la situation serait différente. Les deux énoncés en français, dont l'un a été traduit en mooré et l'autre en bisa servent d'exemples où langue source et langue cible n'appartiennent pas à un même contexte culturel. Les énoncés français appartiennent à une culture qui a une conception essentiellement biologique de la santé, de la maladie et du corps, tandis que les énoncés mooré et bisa appartiennent à une culture où la dimension sociale et surnaturelle est dominante. Que faire à ce moment ? Faut-il conclure à l'intraduisibilité dans

ces conditions ? Sans doute que la prise en compte de la fonction que la traduction doit jouer dans la culture cible permet de répondre à ces questions et de surmonter les différences culturelles.

Par ailleurs, l'approche de Mounin reste sous l'influence du concept de l'équivalence que cache mal l'idée d'identification de situation commune et d'universaux entre langues et cultures. Mounin (1963 : 278) finit par prendre à son compte la conception de Nida, que nous verrons ci-dessous, selon laquelle «la traduction consiste à produire dans la langue d'arrivée *l'équivalent naturel le plus proche* du message de la langue de départ, d'abord quant à la signification, puis quant au style» [sic]. Une telle conception montre pourquoi, pour Mounin, la traduction nécessite la connaissance de la culture de la langue source. Cependant, elle consacre, comme les approches basées sur l'équivalence, la domination de la culture du texte source sur celle du texte cible.

Malgré ces insuffisances, l'approche de Mounin interviendra dans notre méthode et dans notre analyse, dans la mesure où elle permet d'emblée de poser la question de la culture en matière de traduction. Ensuite, elle nous permettra d'examiner les relations entre langue et culture. Nous ne nous contenterons pas de dire, comme le fait Mounin, que la traduction est un phénomène linguistique et culturel. Autant la traduction nécessite de la part du traducteur une connaissance de la langue et de la culture qu'elle exprime, autant nous estimons que, pour être efficace, la traduction doit tenir compte des normes et conventions sociales de la culture cible.

À présent nous allons nous intéresser à l'approche de Nida, qui, à partir d'une conception linguistique de la traduction, va évoluer vers une approche sociolinguistique.

## **5.6 L'approche de Nida**

Il existe sans doute plusieurs approches sociolinguistiques de la traduction (voir, par exemple, Larson 1984, Gutt 1991 et Pergnier 1993). Mais Nida est sans conteste le plus connu. Il constitue sans doute l'un des personnages les plus importants du XXe siècle en matière de théorie et de pratique de la traduction, en particulier biblique. Comme nous l'avons indiqué, il n'est pas aisé de catégoriser Nida, tant les fondements de sa théorie de la traduction se nourrissent à plusieurs sources : linguistiques, sociolinguistiques, culturelles et surtout théologiques. Nida (2001 : 111), lui-même, distingue essentiellement trois approches théoriques de la traduction : philologiques, linguistiques et sémiotiques. Dans cette classification, il range son approche parmi les approches linguistiques, en insistant toutefois sur la dimension culturelle de son approche. Toutefois, il faut souligner que Nida est un auteur particulièrement prolifique, dont il serait impossible d'aborder tous les écrits. Nous allons nous contenter de ses publications les plus connues, qui ont influencé la théorie et la pratique de la traduction, en particulier celles des années 1960.

Nous plaçons sa théorie parmi les catégories sociolinguistiques parce que dans le schéma classique qui envisage la traduction comme étant celle d'une langue source vers une langue cible, Nida abandonne les notions «cible» (target) et «langue cible» (target language) au profit de celles de «récepteur» et de «langue réceptrice». Pour Delisle (1984 : 56) qui range également la théorie de Nida dans la catégorie des théories sociolinguistiques, l'utilisation d'une telle terminologie témoigne du souci de l'auteur de rattacher sa théorie de la traduction à celle de la théorie de la communication et d'adapter le message biblique à la mentalité de chaque peuple.

La traduction ne peut être perçue en termes purement linguistiques aux yeux de Nida (1969 : 130) : «Linguistic features are not the only factors which must be considered. In fact, the «cultural elements» may be even more important». De ce fait, Nida est certainement parmi les tout premiers qui ont pris leurs distances vis-à-vis du débat entre traduction «littérale» et traduction «libre» qui a prévalu depuis les origines de la traduction jusqu'au XXe siècle. Cependant, il est nécessaire de distinguer dans l'approche de Nida une **évolution d'une théorie linguistique vers une théorie sociolinguistique** de la traduction. Au départ, sous l'influence de Chomsky qui dominait la linguistique avec sa grammaire générative dans les années 1960, Nida développe une théorie linguistique de la traduction qu'il tente d'ériger en science :

When we speak of "science of translating", we are of course concerned with the descriptive aspect ; for just as linguistics may be classified as a descriptive science, so the transference of a message from one language into another is likewise a valid subject for scientific description (Nida 1964 : 3).

Pour Nida, le traducteur doit avoir une approche générative de la langue, la clé devant lui fournir le moyen de générer le texte cible :

A generative grammar is based upon certain fundamental kernel sentences, out of which the language builds up its elaborate structure by various techniques of permutation, replacement, addition, and deletion. For the translator, especially, the view of language as a generative device is important, since it provides him first with a technique for analysing the process of decoding the source text, and secondly with a procedure for describing the generation of the appropriate corresponding expressions in the receptor language (Nida 1964 : 60).

Étant donné que les langues sont fondamentalement différentes les unes des autres en ce qui concerne le sens des symboles qui la composent ou l'organisation de ces symboles eux-mêmes, Nida en conclut qu'il ne saurait y avoir de correspondance absolue entre langues. C'est bien une telle approche qui a conduit Nida à définir le processus de traduction comme suit :

Translating [which] consists in producing in the receptor language the closest natural equivalent to the message of the source language, first in meaning, and secondly in style (Nida 1969 : 12).

Nida envisage deux types d'équivalence : l'**équivalence formelle** et l'**équivalence dynamique** qui peuvent influencer la manière de traduire. L'équivalence formelle accorde une importance à la forme et au contenu du message. Ce type de traduction est tourné vers le texte source. Quant à l'équivalence dynamique, dont Nida lui-même est partisan, elle vise à exprimer de la façon la plus naturelle possible le message en prenant en compte la culture du destinataire du message. Elle cherche à produire chez le destinataire du texte cible un **effet équivalent** à celui produit chez le destinataire du texte source :

Dynamic is therefore to be defined in terms of the degree to which the receptors of the message in the receptor language respond to it in substantially the same manner as the receptors in the source language. This response can never be identical, for the cultural and historical settings are too different, but there should be a high degree of equivalence response, or the translation will have failed to accomplish its purpose (Nida 1969 : 24).

La théorie de Nida et son concept d'équivalence sont sans doute guidés par des considérations pratiques et d'ordre religieux. En effet, pour que la mission évangélicatrice puisse porter des fruits, la traduction de la Bible dans les différentes langues est nécessaire. Les chances de succès seront d'autant plus grandes que le message de Dieu est prêché dans une langue qui prend en compte la culture des locuteurs de cette langue. Mais l'effet équivalent comme visée de la traduction est problématique à cause justement de ce décalage culturel, historique et même parfois géographique entre culture du texte cible et celle du texte source<sup>42</sup>. Les énoncés mooré (1a) et bisa (2a) sont dans un contexte déterminé des traductions satisfaisantes. Cependant, l'effet que ces énoncés produiront sur les lecteurs mossi ou bisa ne sera pas le même que celui des énoncés en français auront sur des Occidentaux ou des Burkinabè éduqués dans la langue et la culture françaises. Les premiers ont des représentations de la santé, de la maladie et du corps dominées par des conceptions métaphysiques et n'ont jamais entendu parler d'un virus, tandis que les seconds sont dépendants de systèmes de santé essentiellement basés sur des représentations biologiques et scientifiques. Par conséquent, il n'est pas réaliste de demander

---

<sup>42</sup> La pénétration du christianisme telle que représentée par la plupart des écrivains africains atteste une telle problématique. Dans le célèbre roman de Achebe (1958 : 133) qui représente la pénétration coloniale en Afrique, les missionnaires ont du mal à expliquer aux populations la Sainte Trinité. La remarque du personnage principal, Okonkwo, concernant Jésus, fils de Dieu, lors d'une séance d'évangélisation semble représentative du sentiment général de tout le village. Elle montre la difficulté qui se pose lorsqu'on cherche à reproduire sur le public d'un texte cible le même effet que sur le public du texte source : «You told us with your own mouth that there was only one god. Now you talk about his son. He must have a wife then.»

au destinataire de la traduction d'un texte produit dans un contexte et un espace culturellement et historiquement différents de réagir au message de la même façon que le destinataire du texte source.

Nul doute que Nida, en introduisant les concepts d'équivalence formelle et d'équivalence dynamique, a réussi à changer le cours des débats dans le domaine de la théorie de la traduction qui demeure hantée par la dichotomie entre traduction mot à mot ou littérale et traduction sens pour sens. Cependant, en dissociant forme et contenu, Nida ne limite-t-il pas la portée de sa théorie dans la mesure où le sens du message est aussi bien dans la forme que le contenu ? On comprend, dès lors, qu'il ait été accusé de se préoccuper de la conversion du destinataire du message au christianisme et que certains qualifient son oeuvre de «théologique et de prosélytisme» (Munday, 2001 : 43). D'autres, à l'instar de Venuti (1995), estiment qu'il veut imposer à chaque culture étrangère la transparence, approche prônée pour la traduction dans la culture anglo-américaine<sup>43</sup>.

L'importance de l'approche de Nida pour notre étude réside dans sa conception sociolinguistique de la traduction. Certes, sa théorie est plus orientée vers la traduction biblique. Mais dans la mesure où elle intègre dans son approche les aspects culturels, elle peut contribuer à notre analyse des rapports entre langue et culture dans la traduction médicale au Burkina Faso. En effet, pour Nida & Taber (1974 : 5), toute communication, pour être efficace doit respecter le «génie» de chaque langue. Mais cette approche sociolinguistique de Nida ne tient pas suffisamment compte de la fonction de la traduction dans la culture cible qui n'est pas forcément la même que celle de l'original.

Une autre approche, qui semble se rapprocher des approches linguistiques que nous allons aborder dès à présent, est la théorie dite interprétative. La raison essentielle pour la laquelle nous l'évoquons à la suite des théories linguistiques est que, tout comme ces dernières, elle a pour visée l'équivalence. Seule la démarche pour aboutir à ce résultat diffère.

## 5.7 L'approche interprétative

L'approche interprétative, associée à l'ESIT (École supérieure d'interprètes et de traducteurs de Paris), propose une théorie qui s'applique essentiellement à la traduction orale mais également, selon ses partisans, à la traduction écrite et à tout genre de texte. Elle est fondée sur le processus d'**interprétation**, de **déverbalisation** et de **reformulation**. Pour les partisans de cette approche,

---

<sup>43</sup> Venuti estime que dans la culture anglo-américaine, les éditeurs, les critiques et lecteurs jugent une traduction acceptable par sa transparence, c'est-à-dire lorsqu'elle se lit comme un «original» : «A translated text ... is judged acceptable by most publishers, reviewers, and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities makes it transparent, giving the appearance that it reflects the foreign writer's personality or intention or the essential meaning of the foreign text – the appearance, in other words, that the translation is not in fact a translation, but the “original”» (Venuti 1995 : 1).

appelée également **théorie du sens**, la démarche à suivre consiste à bien comprendre le sens du texte original et à l'exprimer dans la langue d'arrivée. Ils aboutissent ainsi à identifier la théorie interprétative à une traduction par équivalences contrairement à la traduction linguistique qui serait une traduction par correspondances. Lederer (1994 : 51) différencie les deux en ces termes : «les premières s'établissent entre des textes, les secondes entre des éléments linguistiques, mots, syntagmes, figements ou formes syntaxiques.»

S'inspirant de la théorie du sens, Durieux (1988) propose des principes de traduction valables quelles que soient les langues concernées et quels que soient les thèmes. Cette approche a priori semble intéressante pour notre analyse dans la mesure où elle s'adresse à la traduction technique. Pour Durieux (1988 : 24), «sont de nature technique les textes traitant de sujets techniques, technologiques et scientifiques». La spécificité de la traduction technique est l'importance de la recherche documentaire entre la phase de compréhension de l'original et celle de sa ré-expression dans la langue cible. La recherche documentaire est nécessaire, car elle permet la compréhension du sens du texte à traduire sans laquelle on ne peut envisager la ré-expression : «On ne peut réexprimer correctement et clairement que ce que l'on a préalablement compris» (Durieux 1988 : 39).

La démarche préconisée par la théorie interprétative est inspirée de l'**herméneutique** qui, à l'origine, concerne l'interprétation des textes sacrés. Pour Delisle (1984 :70), également partisan de cette théorie, «l'interprétation n'est rien de moins qu'un *dialogue herméneutique* s'établissant entre le traducteur et le texte original» (les italiques sont de l'auteur). Cette approche a été introduite dans la théorie de la traduction par Steiner (Shuttleworth & Cowie : 69) à travers ce qu'il appelle le mouvement herméneutique, qui recommande le découpage de l'acte de traduction en mouvement herméneutique décomposé en quatre phases : «trust», «aggression», «incorporation» et «restitution» (Steiner : 1992). Bien que Salama-Carr (1998 : 114) distingue la théorie interprétative de l'approche de Steiner, on voit que leur objectif demeure le même, c'est-à-dire extraire le sens du texte original afin de le ré-exprimer dans la langue cible. Il apparaît à l'analyse que cette démarche, en mettant l'accent sur le sens, est surtout valable pour la traduction orale. En matière de traduction écrite, il n'est pas aisé de détacher le sens de la forme. On peut s'interroger sur la manière dont on peut à la fois mettre l'accent sur le sens et vouloir une équivalence globale entre texte original et traduction comme le dit Lederer. Le modèle proposé par Durieux, qui se veut universel, est également problématique en ce qui concerne la didactique de la traduction technique. En effet, la recherche documentaire dans la langue cible comme un moyen d'appréhender le sens du texte source est difficile dans le contexte des langues africaines où l'écriture est un phénomène relativement récent et où l'oralité continue d'être le principal moyen de communication.

Cependant, dans une analyse portant sur les produits et non sur le processus de la traduction comme la nôtre, on peut inverser la démarche de la théorie interprétative, en particulier celle de Durieux en menant une étude de la réception des textes traduits auprès du public cible afin de confronter sa

compréhension du sens à celle qui se dégage des textes originaux. Une telle démarche, que nous ne pourrions entreprendre, pourrait permettre de reconstruire les stratégies qui ont prévalu lors du processus de la traduction et de se faire ainsi une idée du rôle du traducteur.

Mais l'approche interprétative de la traduction, étant basée sur la théorie du sens, ne tient pas compte des représentations culturelles qui déterminent le sens. Cette approche qui accorde une place centrale au sens néglige non seulement l'adaptation de la traduction au public cible, mais également ne s'intéresse pas à la fonction de celle-ci.

## 5.8 Discussion et conclusion

De ce qui précède, il apparaît effectivement que les approches abordées tournent autour de l'équivalence en tant qu'objectif du processus de traduction. Or, ce concept est loin de faire l'unanimité. En considérant les approches de Catford (1965), de Nida (1964, 1969), de Lederer (1994) et de Koller (1989), pour ne citer que ces exemples, on constate que le sens, notion sur laquelle repose l'équivalence n'est pas homogène, mais plutôt problématique. De quel sens parle-t-on ? Du sens contenu dans l'intention de l'émetteur du message ou de celui qu'attribue le destinataire au message à partir de son interprétation du texte ? Des divergences peuvent exister entre le vouloir dire de l'émetteur du message et l'interprétation du destinataire. Dans la mesure où des interprétations différentes aboutissent à des sens différents, le sens comme objet d'équivalence devient complexe surtout en tant que critère d'adéquation d'une traduction. L'exemple de nos deux énoncés (cités dans 5.1.) montre les problèmes que soulève la question du sens.

Dans ces deux énoncés en français et en bisa, la maladie (la diarrhée) est personnifiée :

2. La diarrhée est une maladie très fréquente : elle frappe surtout les enfants.  
(*Notre santé* p. 58)

2a. *Surgv bi yaaba m, an ni gvɔɔ nyasvm gvta, an le da bi, nyinɔ poorero wɔɔ. U v ka laafu ma* p. 58)

*La diarrhée est une maladie qui attrape beaucoup les gens, surtout les petits enfants.*

Dans la culture occidentale, où domine la représentation biomédicale de la maladie, la métaphore de la guerre est souvent utilisée pour lutter contre la maladie, comparée à un ennemi. Dans l'énoncé français, la diarrhée étant assimilée à un ennemi, elle peut frapper. Par contre, dans l'énoncé bisa, la maladie qui est personnifiée «attrape». Il est clair que le sens des énoncés français et bisa ne renvoie pas aux mêmes réalités. Il en est de même des énoncés français et mooré :

1. La maladie du SIDA est provoquée par un virus\* appelé virus de l'immunodéficience humaine, en abrégé HIV (sigle anglais) ou VIH (sigle français) (Sedgo : 11).

\* Virus : microbe qui provoque de nombreuses maladies chez les êtres vivants. Les virus ne peuvent se maintenir et se reproduire qu'en parasitant une cellule vivante et aux dépens de celle-ci.

1a. *Yaa SIDA wã meng bãag biig bãngdbã sãn boond ti "ve-i-ash" (VIH) ne farende, bi "ash, I, ve" (HIV) ne amerikẽemdo, yaa yõãã wã n wat ne SIDA wã bãaga (SEDGO : 9).*

*C'est ce que les connaisseurs mêmes du grain de la maladie du sida appellent VIH en français et HIV en américain, c'est lui qui amène la maladie du sida.*

Le sens de l'énoncé français, qui explique la cause du sida, paraît sans équivoque du point de vue des spécialistes de la santé ou bien pour des personnes ayant une conception biomédicale de la santé, de la maladie et de la représentation du corps, telle que dans le monde occidental. Mais pour les Mossi, le sens de l'énoncé reste insatisfaisant, surtout lorsque l'on sait que la maladie du sida conduit inéluctablement à la mort. Le chapitre précédent montre que dans la culture africaine, on distingue entre cause immédiate de la maladie, ici le virus, sanctionnant une faute, et cause première. Autrement dit, les deux audiences sur la base d'interprétations différentes d'une même réalité ne percevront pas un même sens à ces énoncés.

Les problèmes soulevés par le sens montrent que poser l'équivalence comme objectif du processus de traduction n'est guère satisfaisant. Nous y reviendrons avec la critique de Nord lorsque nous aborderons son approche de la traduction. Pour l'instant, il suffit de dire qu'en insistant sur l'équivalence comme objet de toute traduction, ces théories accordent une place excessive au texte source, puisque le texte cible n'a de valeur que par rapport au texte source. En plus, le caractère normatif de certaines approches de l'équivalence est inacceptable. En effet, il n'existe pas de synonymes absolus dans deux langues différentes. À partir d'exemples précis comme *mouton* en français qui peut signifier *mutton* ou *sheep* en anglais, Saussure montre que «si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d'avance, ils auraient chacun, d'une langue à l'autre, des correspondants exacts pour le sens» (Saussure, 1972 : 161).

Cette discussion montre que les différentes approches linguistiques et sociolinguistiques seules, quoiqu'utiles, ne peuvent pas nous permettre de cerner les liens entre langue et culture. Nous avons suffisamment montré (voir chapitres 2 & 3) que la culture est un phénomène complexe qui déborde la langue. Pour pallier ces insuffisances, d'autres regards, en particulier les approches fonctionnelles et communicatives, d'une part, et d'autre part, les approches culturelles, proposent leurs contributions à la compréhension de la traduction en tant que processus et produit. Le prochain chapitre sera consacré à ces approches.